

BULLETIN SALESISIEN

Nous devons aider nos frères et travailler avec eux à l'avancement de la vérité. (III S. JEAN, 8)

Appliquez-vous aux bonnes lectures, à l'exhortation et à l'instruction. (I TIMOTH. IV, 13)

Parmi les choses divines, la plus divine est de coopérer avec Dieu au salut des âmes.

(S. DENIS)

Un tendre amour envers le prochain est un des plus grands et excellents dons que la divine Bonté fait aux hommes.

(S. FRANÇOIS DE SALES)



Quiconque reçoit un enfant en mon nom c'est moi-même qu'il reçoit. (MATTH. XVII, 5)

Je vous recommande l'enfance et la jeunesse, donnez-leur une éducation chrétienne, mettez-leur sous les yeux des livres, qui enseignent à fuir le vice et à pratiquer la vertu.

(PIE IX)

Redoublez de forces et de talents pour retirer l'enfance et la jeunesse des embûches de la corruption et de l'incrédulité, et préparer ainsi une génération nouvelle.

(LÉON XIII)

Nice — Place d'Armes, N. 1. — Marseille, rue des Romains, 9

Lille, rue Notre-Dame, 288 — Paris, rue Boyer, 28, Ménilmontant

SOMMAIRE — La voix des Missionnaires de la Patagonie — Le Cœur de Jésus et la douceur — Grâces de Marie Auxiliatrice — Lettres de la Patagonie — Lettre de Paysandu — Un Bon Exemple — Une aiguille et l'eau de Lourdes — Le secret de la Confession.

LA VOIX DES MISSIONNAIRES DE LA PATAGONIE

à D. Bosco, aux Coopérateurs et Coopératrices Salésiens.

Nous voudrions posséder en ce moment une voix assez puissante pour nous faire entendre de tous les hommes de bonne volonté, et que le présent *Bulletin* pût passer dans les mains de tous ceux qui ont la foi et sont animés de l'amour des âmes. Nous avons l'espoir que cette voix sera entendue, au moins de nos Coopérateurs et Coopératrices, et que, comme un écho fidèle, ils la feront retentir aux oreilles de leurs amis et connaissances, pour exciter la charité et le zèle de tous.

Cette voix, dont nous voulons parler, c'est celle des Missionnaires Salésiens de la Patagonie, de la Terre de Feu et des îles Malouines. Après les récentes explorations qu'ils ont faites sur un espace de plus de deux mille cinq cents kilomètres;

après avoir monté sur les cimes et pénétré dans les gorges des Andes; après avoir rencontré de nombreuses tribus de sauvages; après en avoir instruit et baptisé des milliers; après s'être trouvés plusieurs fois exposés au danger de mourir de faim, de périr dans les flots, ou d'être dévorés par les bêtes féroces, ces Missionnaires, rentrés dans leurs stations, font entendre à Dom Bosco et à leurs frères d'Europe une voix qui mérite d'être écoutée. Cette voix nous crie: *Envoyez-nous des secours personnels et matériels, et nous donnerons à Dieu, à l'Église, à la société une Patagonie chrétienne et civilisée.*

Ainsi parlait en son temps à l'Europe l'Apôtre des Indes, St. François Xavier; ainsi retentit la voix des premiers jusqu'aux derniers ouvriers de l'Évangile; c'est la voix même du Divin Sauveur disant: *La moisson est abondante, mais le nombre des ouvriers est petit. Priez donc le Maître de la moisson d'envoyer des ouvriers pour la recueillir.*

Nos Coopérateurs et Coopératrices savent que jusqu'ici Dom Bosco et les Salésiens de Turin n'ont pas été sourds à ce cri, que déjà plusieurs fois leur ont fait entendre les Missionnaires d'Amérique. Pleins de confiance en Dieu et en leur charité, aidés par leurs aumônes, confortés par les bé-

nédictions et les paroles du Vicaire de Jésus-Christ, nous avons déjà envoyé dans ces lointaines contrées plusieurs troupes d'ouvriers; ils ont maintenant à leur tête un Evêque salésien, Mgr. Jean Cagliero, et un Préfet apostolique, Mgr. Joseph Fagnano. Avec les ressources fournies par nos bienfaiteurs et nos bienfaitrices, ils ont ouvert des écoles, des collèges et des ateliers pour les enfants des sauvages; ils ont établi des stations, bâti des églises et conduit à Jésus-Christ des milliers d'âmes, qui ne le connaissaient pas et vivaient en aveugles dans les ténèbres de l'idolâtrie. Que Dieu en soit loué, et applaudissons à la charité catholique!

Mais les œuvres entreprises sont devenues insuffisantes pour les besoins; la bienfaisante influence de ces œuvres elles-mêmes, et les récentes excursions apostoliques au milieu des peuplades sauvages, ont éveillé parmi elles un vif désir de conversion, une ferme volonté de s'instruire et de faire instruire leurs enfants par les Missionnaires et par les religieuses. Elles réclament avec instance que des prêtres viennent se fixer dans leurs principaux centres, afin de recevoir avec plus d'abondance et de facilité les lumières de la foi et de la civilisation.

En face d'un mouvement si consolant des indigènes vers l'Eglise notre mère, et de si belles promesses d'un heureux avenir pour la Religion, dans ces contrées reléguées aux derniers confins de la terre, Dom Bosco a résolu de prêter l'oreille à la voix de ses enfants de la Patagonie et de leur envoyer de nouveaux renforts. La nouvelle troupe de missionnaires partira au mois de novembre prochain avec D. Louis Lasagna, venu il y a peu de temps d'Amérique, pour plaider en personne la cause de ses collègues, ou pour mieux dire celle de milliers de pauvres créatures douées de raison, ayant acquis comme nous, au prix du précieux Sang de Jésus, le droit à la liberté, à la grâce, à la gloire, et qui, à cette heure, gémissent sous le joug d'un dur esclavage, en proie aux horreurs de la misère morale et matérielle.

Or, pour fournir le nécessaire à la nouvelle phalange de conquérants des âmes et de propagateurs du règne de Dieu sur la terre, il faut faire de très-grosses dépenses; il faut acheter des ornements sacrés, des vêtements et du linge et payer les frais de voyage. La générosité des Coopérateurs et Coopératrices est venue au secours de D. Bosco lors des expéditions précédentes; nous avons la ferme espérance

qu'elle ne lui fera pas défaut pour la présente expédition. Il fait appel à leur charité; il met en elle toute sa confiance. Il les prie de prêter, eux aussi, une oreille favorable à la voix de ses enfants, et de favoriser leur entreprise!

Ils peuvent leur venir en aide par des offrandes de toile, de linge, de drap pour faire des vêtements et des soutanes, d'ornements d'église pour la célébration de la Messe et des saints offices, en offrant de l'argent pour subvenir aux dépenses de transport par terre et par mer; en un mot par des aumônes de toute espèce, selon que la piété le leur suggérera et que leurs moyens le leur permettront.

On recevra avec la plus vive reconnaissance à l'Oratoire de St. François de Sales à Turin, d'où partiront les Missionnaires, ce que l'industrielle charité voudra bien envoyer dans ce noble but, soit par la poste, soit par le chemin de fer.

Le nombre des Missionnaires qui partiront sera d'autant plus grand, que plus abondants seront les moyens mis à notre disposition; nous prions donc nos Coopérateurs et Coopératrices d'avoir la bonté d'intéresser à cette œuvre de foi et d'humanité, méritoire entre toutes, les personnes de bonne volonté qui peuvent y prendre part.

Nous inscrirons les noms des uns et des autres dans les registres de notre Congrégation, pour nous en souvenir tous les jours dans nos prières, pour implorer les bénédictions du Ciel sur eux, sur leurs familles, sur leurs œuvres, et Dieu les inscrira dans le livre de vie, dans le livre des prédestinés; car c'est une maxime de St. Augustin que qui procure efficacement le salut des âmes met en sûreté le salut de la sienne: *Animam salvasti, animam tuam praecelestinasti.*

LE COEUR DE JÉSUS ET LA DOUCEUR.

Vive le Cœur de Jésus!

Dans la Palestine, la contrée la plus célèbre de l'antique Syrie, s'élève une montagne qui a reçu le nom de Béatitudes, et du sommet de laquelle la vue découvre parfaitement Saphet et l'Hermon et les spacieuses vallées de Génésareth. Sur cette montagne, ou plutôt sur un plateau du versant de cette montagne, s'élevant entre le Szaffad et le Thabor, il s'est passé, il y a 1854 ans, l'un des faits les plus mémorables de l'histoire de l'humanité, c'est-à-dire la promulgation

d'un nouveau statut social. Mais les articles de ce statut sont bien différents, dans leur substance et dans leur forme, de ceux qui régissent ici-bas les sociétés humaines. Tandis que les législateurs américains de 1776 et les réformateurs français de 1789 placent à la base de leur organisation sociale la *déclaration des droits de l'homme*, Jésus, au contraire, commence par la déclaration des devoirs. Ceux-ci font résonner les mots saints à la vérité, mais dont ils ne font qu'un abus sacrilège, de liberté, égalité, fraternité; ils les font retentir au moyen de paroles pompeuses destinées à tromper les foules; Jésus, au contraire, enseigne avant tout la pratique des vertus, sur lesquelles doit se fonder l'exercice de ces droits. Et afin que tous indistinctement le puissent comprendre, que sa parole révèle clairement sa pensée, Jésus emploie des mots et des phrases simples et à la portée de tous, respirant une véritable odeur de suavité. De plus, les hommes font leurs proclamations au milieu du fracas des cités populeuses et des banquets somptueux; au lieu de tout cela, Jésus choisit la solitude d'une paisible campagne, et Il fait précéder la guérison morale de l'humanité de la guérison physique des corps; en effet, comme le remarque St. Luc, Il commence par guérir tous les malades qui lui sont apportés (1): d'abord les œuvres, ensuite les paroles, à moins que l'on ne doive dire que ces guérisons furent la première parole du discours de la montagne.

Qui pourrait ne pas voir en tout ceci non-seulement la sagesse surhumaine, mais l'ineffable bonté du Cœur de Jésus! Et parceque sa nature n'est que douceur et mansuétude, comme la nouvelle loi qu'Il vient prêcher n'est qu'amour et suavité, nous voyons qu'il place la douceur immédiatement après la pauvreté d'esprit: *Bienheureux ceux qui sont doux, parce qu'ils posséderont la terre* (2). Ces paroles n'étaient pas seulement une répétition, mais le complément et la perfection de celles que, tant de siècles auparavant, Il avait dites par la bouche de David: *les hommes doux hériteront de la terre, et ils jouiront d'une abondance de paix* (3), c'est-à-dire de tous les biens. Et parceque Jésus ne donnait aucun enseignement qui ne fût précédé et comme éclairé par son exemple, nous voyons que sa vie tout entière n'a été qu'une série continuelle d'actions et de paroles empreintes de la plus suave douceur. Celui-là est vraiment doux qui sait réprimer la colère qu'excite en son cœur, tantôt la vue de la méchanceté des hommes, tantôt la vue de ses propres faiblesses, d'autres fois et plus souvent encore la nature même des choses, et qui, se trouvant dans la nécessité de se laisser aller à la colère, sait régler ce sentiment et en modérer l'expression, de manière à ne jamais dépasser les bornes. C'est l'orgueil, c'est un amour-propre excessif qui voudrait nous faire considérer la douceur comme une pusillanimité,

une faiblesse, une lâcheté; non, bien au contraire, savoir se gouverner et se vaincre soi-même c'est un acte noble et grand, c'est une preuve de force de caractère. Celui qui pratique la douceur résout en action l'ingénieuse énigme proposée un jour par Samson à la troupe de ses amis (1), lorsqu'il leur dit que du fort était sortie la douceur, faisant allusion au rayon de miel qu'il avait trouvé dans la bouche du lion tué par lui peu auparavant. Il ne faut donc pas s'émerveiller si la douceur rendant l'homme maître de lui-même, l'ennoblit et l'élève au-dessus de tout, si elle gagne et conquiert les cœurs les plus obstinés, s'il lui sera donné enfin, selon l'infailible promesse de Jésus, de faire cesser un jour le règne de la force pour y substituer celui de la charité et de la suavité. C'est précisément en ce sens qu'il faut interpréter les paroles évangéliques. Il est bien certain que le divin Jésus voulut nous enseigner par là qu'à ceux qui sont doux est promise en héritage la terre de la vie future, ou le ciel, terre que l'on conquiert par la longanimité et la patience. Mais cette conquête, qui forme la récompense première et essentielle de ceux qui ont la douceur en partage, n'exclut pas la seconde chose qui est aussi la possession de la terre présente, à eux promise comme aux véritables coopérateurs de Jésus-Christ, et les continuateurs de son œuvre pour opérer la réunion de l'espèce humaine, cruellement déchirée et démembrée par les violents. En effet, c'est lui-même qui nous commande de faire tous nos efforts pour former ici-bas une image de son royaume, afin de mériter de le posséder un jour.

Voilà pourquoi Il voulut tout particulièrement, et par des instances répétées, nous inculquer la douceur en même temps que l'humilité; et Lui-même pratiqua l'une et l'autre dans le degré le plus éminent, pendant tout le cours de sa vie mortelle. C'est Jésus, en effet, qui nous ordonne d'apprendre de Lui la douceur et l'humilité du cœur (2), c'est Lui qui déclare préférer la miséricorde au sacrifice (3); c'est Lui qui nous propose comme modèle son Père, lequel fait lever le soleil et tomber la pluie sur les bons et sur les méchants (4), et à Pierre qui l'interroge, il répond que l'on devra pardonner non sept fois, mais jusqu'à soixante-dix fois sept fois, c'est-à-dire à l'infini, toujours (5).

Et comme ses actions s'accordent admirablement avec ses paroles! En entendant le blasphème des Juifs qui lui crient qu'il est possédé du démon, le très doux Jésus se tait (6) ou répond simplement qu'Il n'est pas un possédé (7), et il continue à les instruire avec son amabilité accoutumée, comme s'ils lui avaient fait un éloge. Il prend un visage sévère pour blâmer Jacques et Jean qui, dans l'ardeur de leur indignation, demandent à faire tomber feu et flamme sur les

(1) C. VI. 19.

(2) *Beati mitis: quoniam ipsi possidebunt terram.* MATH. c. v. v. 4.

(3) *Mansueti autem haereditabunt terram, et delectabuntur in multitudine pacis.* Ps. xxxvi. v. 11.

(1) *Juges*, xiv. 14.

(2) *MATH.* xi. 29.

(3) *MATH.* ix. 13.

(4) *LUC.* vi. *MATH.* v.

(5) *MATH.* xviii. 22.

(6) *JEAN.* vii. 20.

(7) *JEAN.* viii. 49.

obstinés Samaritains, ajoutant que son esprit est mansuétude, douceur et amour (1). Qu'ajouterons-nous encore? Au baiser du traître Judas, le Cœur de Jésus ne répond-il pas encore en l'appelant son ami? Si quelquefois on l'a vu prendre un ton sévère et aller jusqu'à employer les châtimens, ce fut seulement contre les scandales des pharisiens et les sacrilèges des profanateurs du temple, comme pour nous enseigner que la pratique de la douceur ne consiste pas à rester inertes et impassibles, quand les loups font carnage dans le troupeau, et quand les scandaleux entraînent les simples à la ruine éternelle.

C'est ainsi que nous devons agir nous-mêmes, si nous voulons être les vrais dévots du Cœur de Jésus, c'est-à-dire imiter sa douceur dans les paroles et dans les actions. C'est ainsi qu'agissait St. François de Sales, ce modèle de douceur et d'humilité, qui dut précisément à l'éminente perfection avec laquelle il pratiqua ces deux principales vertus du Cœur de Jésus sa haute sainteté, la conquête d'un si grand nombre d'âmes et la propagation si merveilleuse du règne de Jésus-Christ.

Mais, pratiquer nous-mêmes et recommander aux autres ces deux vertus ne suffit pas aux besoins spirituels de notre temps. On a dit, et c'est malheureusement trop vrai, que le plus grand péché du dix-neuvième siècle c'est d'être sans cœur. Eh bien, voulons-nous que ce grand pécheur retourne à son Dieu, que de nouveaux jours de charité et d'amour reflourissent sur la terre? Hâtons par nos prières et nos aumônes l'heureux jour de la consécration de ce temple, où fera sa demeure l'humble et doux Cœur de Jésus: ce jour marquera le principe d'une nouvelle ère de paix et de suavité.

GRÂCES DE MARIE AUXILIATRICE.

Caracas. 28 février 1886.

I.

RÉVÉREND PÈRE D. BOSCO,

Pour la plus grande gloire de Dieu et l'honneur de la très-sainte Vierge, je viens vous prier de vouloir bien publier dans le *Bulletin Salésien* la relation suivante d'une guérison miraculeuse.

Ma mère, madame Dolores Miramontes, se trouvait réduite à la dernière extrémité par une maladie à laquelle aucun art humain ne pouvait porter remède; dans une semblable affliction, que nous restait-il à faire, sinon de recourir au Seigneur et d'implorer sa divine miséricorde?

Tout à coup et comme par inspiration, je dis à ma mère: Faites une promesse à la sainte Vierge pour obtenir votre guérison. Oh! oui, me répondit-elle, je la ferai bien volontiers, mais dicte-la moi toi-même, car je ne sais ce qu'il con-

viendrait de promettre. Eh bien, répliquai-je puisque vous êtes disposée à demander au Seigneur votre guérison, promettez à Notre-Dame de Lourdes d'écrire à D. Bosco une lettre qui sera publiée dans son journal, pour raconter la guérison miraculeuse que vous aurez obtenue par son intercession; et d'envoyer un ex-voto à placer dans la basilique de Lourdes.

Elle ajouta encore d'autres promesses, par exemple, d'aller entendre une messe dans un sanctuaire appelé Mayquetia: mais je crois que ce n'était pas encore cela que demandait la très sainte Vierge pour accorder la grâce; ce n'était point un ex-voto ou autres offrandes semblables qu'elle voulait, mais quelque chose qui pût profiter au salut et à la perfection de l'âme. C'était précisément ce que je cherchais, et je le trouvai. — Maman, lui dis-je, voulez-vous faire une promesse au moyen de laquelle, s'il plaît à Dieu, il lui sera impossible de vous refuser la grâce que vous implorez? Promettez-lui que tous les jours de votre vie, aussitôt après votre lever, avant de permettre à ceux qui dépendent de vous de se mettre au travail, vous les réunirez et, après vous être agenouillés ensemble devant un autel, vous récitez avec eux les prières suivantes: *l'acte de contrition, le Pater noster, l'Ave Maria et le Credo*. Cela lui plut et elle accepta.

Mais il y avait encore un point plus délicat et plus important, surtout en ces temps, où l'un des préceptes de la loi de Dieu est l'objet de si nombreuses transgressions, étant considéré comme inutile et contraire aux intérêts matériels; je veux parler de celui qui interdit de faire aucune œuvre servile, sans nécessité, dans les jours de fêtes.

Ce fut la dernière promesse que je proposai à ma mère de faire à Dieu, en l'honneur de la très sainte Vierge Marie: « Ne pas travailler et ne pas permettre de travailler le jour du Seigneur, le sanctifiant par des œuvres de piété et de miséricorde. »

C'est de cette façon que ma mère obtint sa guérison, ayant fait ce vœu alors que le médecin l'avait déclarée perdue, et que tous les membres de la famille n'attendaient plus que le moment de son agonie. Dans la nuit même de Noël son état avait été déclaré désespéré, et, quelques heures plus tard, toutes les personnes de la maison constataient avec une joie inexprimable que tout péril avait disparu.

Et il en fut vraiment ainsi. La très-sainte Vierge l'avait sauvée, et c'est avec la plus vive reconnaissance qu'elle rend ce juste hommage à sa puissante intercession.

Espérant que vous voudrez bien avoir la bonté de me bénir ainsi que ma famille, je me déclare

Votre très obéissant serviteur.

LORENZO MARTINEZ

Elève au Collège Episcopal de Caracas
Vénézuéla (Amérique du Sud).

(1) Luc. ix. 54 et suiv.

II.

M. LE DIRECTEUR,

Depuis seize jours le choléra sévit parmi nous. Il y eut presque en même temps six cas foudroyants, dont cinq suivis de mort. La sixième personne atteinte par le fléau fut une pieuse jeune fille, domestique d'une excellente famille.

Dimanche matin, à 10 heures et demie, je fus appelé près d'elle en toute hâte. J'y courus et la trouvai dans un état algide extrêmement grave: je pus la confesser et immédiatement je lui administrai l'Extrême-Onction, car sa vie était en danger.

Cela fait, je me souvins d'avoir sur moi quelques médailles de la Madonne de D. Bosco; j'en pris une que je fis baiser à la malade, et, la lui ayant fait mettre au cou, je lui dis: — Ayez foi et confiance en Marie; invoquez-la et priez-la sous le titre de Marie Secours des Chrétiens, et Marie vous sauvera de la mort, si la santé est utile au salut de votre âme. — La malade baisa la médaille avec un vif et saint transport, et dès qu'elle l'eut au cou, il lui sembla qu'elle était sauvée.

En ce moment j'adressai du fond de mon cœur une prière à la Très-Sainte Vierge Marie, en lui disant: O Marie, Secours des Chrétiens, venez à notre aide dans une telle calamité, et, si le temps n'est pas encore venu que l'épée de la Justice divine rentre dans le fourreau, faites, du moins, que de foudroyante cette mystérieuse maladie devienne plus douce, de façon que les malades puissent être soignés et guéris.

Comme témoignage de reconnaissance, je ferai tous mes efforts pour répandre de plus en plus la dévotion envers vous parmi mes paroissiens, je les engagerai à vous honorer sous le glorieux titre de Secours des Chrétiens, et je répandrai les médailles frappées en votre honneur.

Ces pensées occupèrent mon esprit en assistant au triste spectacle que présentait la pauvre patiente. Après être resté encore quelques instants dans cette chambre, il me sembla remarquer dans la malade un peu plus de calme, et, après l'avoir mise sous la protection de Marie, je revins à la paroisse.

Vers les sept heures du soir je retournai visiter la pauvre fille, et je constatai une sensible amélioration dans son état. J'allai encore la voir le lendemain matin et le soir, et je fus ainsi convaincu que Marie Auxiliatrice avait exaucé nos prières et accordé la grâce.

La jeune fille fut sauvée non-seulement de la terrible maladie, mais encore du typhus qui l'accompagnait et donnait des inquiétudes au médecin.

Il semble aussi que depuis ce jour la maladie a pris un caractère plus bénin. Mardi il y eut cinq nouveaux cas, lesquels, après avoir présenté de très-sérieux symptômes, ne tardèrent pas à diminuer de gravité: ils ne sont plus rebelles à l'action de la médecine, et l'amélioration continue, à l'exception d'un cas déclaré spora-

dique par le médecin, et auquel se joignit immédiatement le typhus galopant. Le malade dont il est question est un enfant de 12 ans; je lui ai mis au cou une médaille. Il se trouve dans un très-grave danger; hier soir il semblait mourant. Ce matin je suis allé le voir; je l'appelai, il me reconnut et me dit qu'il avait un grand mal de tête, puis il retomba dans son assoupissement comme auparavant.

J'espère que la Très-Sainte Vierge le sauvera; elle est toute-puissante. A moins qu'il ne soit préférable pour le salut de son âme d'être enlevé de ce monde dans un âge aussi tendre, elle est si bonne, cette Mère de Miséricorde, qu'elle daignera exaucer nos prières. Veuillez aussi faire prier pour lui.

Je vous prie de m'expédier mille médailles bénites pour les distribuer, à la population.

Le cœur plein de reconnaissance, plus que je ne le puis exprimer, envers cette céleste Mère qui se plaît à nous combler des miracles de son amour, je me dis...

FR. BASILIO,

Prêtre capucin.

Locara de San Bonifacio. 23 juillet 1886.

Comme conclusion de cette lettre, nous rappelons le remède que nous avons publié il y a deux ans, pour se préserver de la terrible maladie asiatique:

1° Se mettre et se maintenir en grâce avec Dieu, au moyen de la fréquentation des Sacrements.

2° Chaque jour invoquer la Très-Sainte Vierge Marie par l'oraison jaculatoire: *Maria Auxilium Christianorum, ora pro nobis.*

3° Porter sur soi la médaille de Marie Auxiliatrice.

III.

Je prie instamment M. le Directeur du *Bulletin Salésien* de vouloir bien donner une place dans un prochain numéro de son excellent journal, aux quelques lignes suivantes.

Aux lecteurs et aux lectrices du

BULLETIN SALÉSIEU,

C'est une grâce nouvelle et toute particulière de Marie Auxiliatrice que je veux vous raconter, pour votre édification et pour accomplir une pieuse promesse.

La douleur est notre partage dans cette vallée d'exil; tous, bien que ce soit de façons diverses et dans une mesure inégale, nous devons en porter le fardeau; mais si les forces nous manquent, si le poids de la douleur nous accable, élevons notre voix vers Marie: Elle ne manquera pas de consoler les ailligés, comme elle a consolé ma chère famille en lui rendant la joie.

Dans le courant du mois de février dernier, une

de mes sœurs fut prise d'une monomanie, qui nous consterna et nous affligea tous, surtout quand nous vîmes que la guérison se faisait attendre, et qu'il devenait nécessaire d'éloigner de la famille la pauvre aliénée, pour l'abandonner à des mains étrangères dans un établissement spécial.

Pendant ces jours, nous fûmes accablés de douleur et des larmes amères coulèrent de nos yeux; mais notre pauvre mère fut celle qui souffrit le plus de tous. Qui pourrait décrire les angoisses de son cœur, qui pourrait les comprendre? Vous seules, chères lectrices, auxquelles Dieu a donné un cœur de mère.

Des nouvelles désolantes nous ayant été données de notre chère malade, nous courûmes la voir, la croyant au terme de ses jours, mais elle n'en était pas à ce point, seulement les médecins pensaient qu'elle allait devenir aveugle, et nous partîmes bien affligés d'auprès d'elle.

Nous approchions de la fête de Notre-Dame Auxiliatrice, que nous avons beaucoup priée, nous renouvelâmes nos supplications, en nous obligeant par beaucoup de promesses, si la Mère des grâces guérissait notre pauvre malade d'esprit et de corps. Cette grâce nous fut accordée.

Peu de jours avant la chère solennité, nous reçûmes une lettre du directeur de l'asile; il nous disait que nous pouvions reprendre notre bien-aimée Albertina.

Elle revint au milieu de nous saine de corps et d'esprit, le soir même du jour béni auquel nous célébrions cette année Marie Secours des Chrétiens.

Oh! Vierge sainte, combien est grande la bonté dont Vous prodiguez les preuves envers vos fidèles dévots! Vous les exaucez magnifiquement, vous les comblez de toutes sortes de biens, même en ce monde!

« En vous la compassion, la miséricorde, la libéralité, surpassent la bonté de toutes les créatures ensemble. »

Ronco d'Ascona (Suisse). 26 septembre 1885.

Le frère de la malade guérie,

JOSEPH MATERNI,
professeur, coopérateur.

LETTRES DE LA PATAGONIE.

I.

Patagones, 28 juillet 1886.

TRÈS-RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

J'ai tardé un peu à vous écrire, parce que j'attendais l'arrivée de nos Missionnaires, qui se trouvaient depuis sept mois sur le versant des Cordilières.

Ils sont heureusement arrivés, après avoir été assistés d'une façon toute particulière par le Seigneur, et bénis par lui dans leurs excursions apostoliques.

Notre cher D. Milaneseo est une vraie providence pour tous les habitants du Rio Negro: accompagné de D. Panaro et du coadjuteur catéchiste Forcina, avec deux hommes pour prendre soin des chevaux, ils ont parcouru à cheval l'immense distance de 2500 kilomètres. Passant deux fois sur des mulets les Andes ou Cordilières, ils se rendirent dans les plaines du Chili, touchant Antuco, Angeles, la Conception et Chillan, où ils recueillirent des aumônes et autres secours pour la Mission de Malbarco, qui se trouve sur le versant oriental des montagnes donnant naissance au Rio Neuquen, confluent du Rio Negro.

Ils ont donné la mission en trente stations, ou centres de population, plus ou moins nombreux. Ils ont administré 1117 baptêmes, soit d'indigènes soit d'enfants de familles chrétiennes, célébré 60 mariages et préparé à la sainte communion 1836 néophytes.

Après cette mission, toute la vallée du Rio Negro se trouve explorée jusqu'aux confluent le Limay et le Neuquen, ainsi que toute la vallée qui s'étend à droite et à gauche du Neuquen, avec ses dix ou douze confluent, jusqu'aux confins du Chili et de la province de Mendoza. Ainsi donc, la partie de la Patagonie septentrionale la plus importante et la plus peuplée est déjà entièrement connue de nous; elle a été visitée, et l'on peut dire catéchisée, sauf quatre ou cinq tribus, dont les Caciques se sont prononcés dans un sens favorable à leur conversion.

Nous préparons une carte ethnographique de toute la zone comprise entre le Rio Negro et le Rio Colorado, en signalant les stations et centres de population, les colonies et les tribus, notant les distances d'une station à l'autre, marquant les principaux fleuves et les lieux où l'on peut les passer à la nage avec les chevaux, enfin en indiquant les vallées et les montagnes les plus importantes.

Nous enverrons d'ici un croquis aussi exact que possible, et notre géographe de Turin fera courir les eaux des fleuves, surgir les plantes des montagnes, croître l'herbe des prairies peuplées de chevaux, de brebis, de vaches, de lamas, d'autruches et autres espèces à l'infini de carnivores et d'herbivores.

J'envoie également à Votre Paternité une vue détaillée des lieux où sont passés nos Missionnaires, avec leurs noms, et une statistique particularisée des baptêmes, communions et mariages.

Ici, à Patagones et Viedma, nous continuons à cultiver avec fruit les tendres plantes, qui croissent vigoureuses et se chargent de fleurs et de fruits.

Nous avons fait des prédications extraordinaires pour le saint Jubilé, prenant occasion de la neuvaine de Notre-Dame du Carmel, patronne de la ville, nous prêchions trois fois par jour. Il y eut un grand nombre de communions de dames et des enfants des deux sexes de nos collèges...

J'espère beaucoup dans l'Association de l'Apostolat de la prière inaugurée avec un heureux succès.

D. Savio est avec nous depuis plus d'un mois; il nous a donné d'excellentes nouvelles de sa mission de la Patagonie centrale et méridionale. Il a pu savoir par les Indiens Tehuelches qu'il y a un grand nombre de *Tolderies* (réunions de cases) éparses dans les immenses plaines du désert du centre et le long des rives des fleuves. Après l'hiver, il retournera à Santa-Cruz et tentera une excursion importante dans ces parages. Dans cette excursion il sera accompagné par quelques Indiens Tehuelches précédemment catéchisés et baptisés par lui; parmi eux se trouvera celui qui a été photographié, à Patagones, et que vous pouvez voir à la gauche du missionnaire barbu.

D. Beauvoir s'occupe de cette mission avec Fossati jusqu'à l'arrivée de D. Savio.

Mgr. Fagnano est depuis quelque temps à Buenos-Ayres, en quête d'argent, et, selon ce qu'il m'écrit, ses démarches ont peu de succès: c'est pourtant une question capitale, car il ne peut partir pour sa Préfecture avant d'avoir donné satisfaction à la banque pour les emprunts ayant servi à bâtir l'église. Toutes nos maisons sont chargées de dettes pour les constructions faites, et ne peuvent, malgré toute leur bonne volonté, nous aider, nous pauvres habitants du désert. Ce qui me chagrine le plus c'est que tous nos efforts parviennent à peine à nous procurer le nécessaire pour payer les intérêts de nos dettes.

Je suis accablé de lettres venant du Chili, de Santiago, de Valparaiso, de Talca et de la Conception; je réponds avec des promesses et en demandant de prendre patience. Mais, avec le peu de personnel que j'ai à ma disposition, je ne puis pas même faire un pas; D. Rabagliati seul, que me dispute encore le collège de S. Nicolas, pourra m'être utile pour commencer quelque chose au Chili.

Il me faudra penser le plus tôt possible à établir au moins deux centres le long du Rio Negro; mais je ne puis me lancer dans une telle entreprise sans ressources et sans personnel, et j'attends une occasion favorable.

Nous avons appris votre voyage à Barcelone et comment *commota fuit tota civitas*: que l'on vous a même offert *omnia regna mundi* et que Votre Paternité les accepta tous ensemble avec le mot *Tibi dabo*, pour les offrir tous à leur véritable maître le Seigneur.

Par ce voyage vous aurez contenté les Catalans, mais non les Andalous, qui ont été trompés dans leurs espérances, et encore moins les Américains. Ces derniers voudraient pouvoir inventer un chemin de fer aérien pour recevoir l'honneur de votre visite.

J'ai besoin de prières, et puisque c'est Votre Paternité qui m'a lancé au milieu des flots orageux, j'espère qu'elle ne m'abandonnera pas à mes propres forces.

Parmi les confrères prêtres, abbés et coadjuteurs, c'est une pieuse émulation pour observer la sainte règle et pour avancer dans les vertus propres à un Salésien. Tous les jendis, le personnel des deux maisons se réunit pour une con-

tinence sur la morale ou sur quelques points d'ascétique ou sur un point de discipline, pour la bonne direction de la mission.

On cultive beaucoup les Oratoires festifs pour les garçons et pour les filles, et depuis quelque temps ils sont très-fréquentés. Nous cherchons aussi à recueillir les épis perdus, c'est-à-dire les enfants et les adultes indiens et indiennes disséminés dans diverses familles chrétiennes. A force de sollicitude et de pressantes recommandations, nous obtenons qu'on nous les envoie pour les instruire et les baptiser; quant à ceux qui ont déjà reçu le saint Baptême, nous les préparons à la première communion.

Notre missionnaire de la Patagonie centrale, D. Beauvoir, a fait une excursion jusqu'au Cap des Vierges, où tant de gens affluent de toutes parts, attirés par l'éclat de l'or! Ces sables sont vraiment très riches par la quantité d'or qu'ils contiennent, et les explorateurs disent qu'en certains endroits l'or est plus riche et plus abondant qu'en Californie.

Puissions-nous, nous aussi, nous trouver encore dans l'âge d'or!

Recevez, bien-aimé Père, les saluts et l'affection des cœurs de tous vos enfants de la Patagonie. Priez pour nous, et invoquez sur notre Mission la protection et les bénédictions de Marie Auxiliatrice.

Les Sœurs, très zélées elles aussi, demandent avec moi votre paternelle bénédiction.

Votre très-affectionné fils en J.-C.

† JEAN, Evêque.

II.

Santa Cruz de Patagonie, 28 avril 1886.

BIEN-CHER ET VÉNÉRÉ D. BOSCO,

Moi aussi je veux vous écrire cette année pour le jour de votre fête, et prendre ainsi quelque part aux hommages et aux honneurs si mérités, que sont heureux de vous rendre vos enfants respectueux. Mais comment pourrai-je trouver des expressions capables de rendre à mon gré les sentiments d'estime profonde, de vénération et d'amour que je nourris, comme je l'ai toujours fait, pour le plus affectionné des pères, et comment pourrai-je vous les faire parvenir du fond de ces déserts perdus du globe, où l'on peut à peine communiquer avec le reste du monde? J'aurais dû m'y prendre deux mois plus tôt, pour être certain que ma lettre vous arrivât en temps utile, mais alors je n'en eus pas le loisir. A présent je me hâte de vous écrire, sans savoir quand pourra partir ma missive, car ici la poste n'a pas établi de service régulier. Il me faudra attendre quinze jours et peut-être plus encore, jusqu'à l'apparition sur le fleuve du vapeur *Villarina*, qui mettra encore quinze autres jours pour retourner à Buenos-Ayres, de sorte que j'ai tout

lien de craindre d'arriver en retard. J'espère cependant que mes quelques lignes pourront vous parvenir avant la fin de juin, et cela me console un peu.

Que vous dirai-je qui mérite de passer les monts et les plaines infinies, et de traverser l'immense étendue des mers? Rien de rare, biencher Père, rien de merveilleux, après ce que tant de savants, illustres et bien-aimés de vos fils, de l'ancien et du nouveau monde, n'auront pas manqué de vous dire en prose et en vers. Je vous dirai seulement que ce dernier de vos enfants n'oublie jamais son cher Père, quelque reculées que soient les contrées où s'écoulent ses jours, quelle que soit la distance qui le sépare de l'objet de sa plus vive affection. La seule pensée que D. Bosco se souvient de moi, m'est un soulagement, mais, quelquefois, lorsque se présente à mon esprit le souvenir des jours heureux de ma jeunesse passée à ses côtés, une larme sillonne mes joues. — Oh! pourquoi ne puis-je encore une fois le voir, lui parler, baiser la main qui si souvent m'a béni? Que je puisse jouir un moment de sa douce présence; qu'il me soit donné de voir encore une fois, une seule, son visage souriant; que son regard expressif et affable vienne réjouir mon âme, et je mourrai content dans le lointain désert de mon volontaire exil. — Oui, j'espère que le Seigneur daignera m'accorder ce bonheur, objet de mes vœux.

Que vous dirai-je maintenant qui puisse vous être agréable? Sachant combien vous avez à cœur de voir prospères et florissantes les missions de la Patagonie, je vous en dirai ce que je sais. Je ne dis qu'un mot en passant de Patagones, de Viedma, du Rio Negro jusqu'auprès des sources du Nanquen, *Gnorquin*, et leurs affluents dans la colonie de Malbarco, où se trouvait au mois de mars D. Milanésio, et j'arrive sans plus tarder au fond de la Patagonie Australe, c'est-à-dire au Rio de Santa Cruz et lieux adjacents.

Comme vous le savez déjà, j'ai été nommé aumônier de ce Gouvernement. J'attendis trois longs mois à Buenos-Ayres, par le conseil de M. le Gouverneur, pour solliciter du Gouvernement national un subside promis en faveur de la nouvelle chapelle; mon attente ayant été vaine, je partis de Buenos-Ayres le 2 mars sur le *Villarino*, transport militaire. Après 18 jours de traversée orageuse, nous arrivâmes le 20 à notre destination, après avoir touché Patagones. J'eus le plaisir de passer les jours de carnaval avec nos chers confrères, qui ne m'attendaient pas. Quelles émotions, cher D. Bosco, quels doux souvenirs je retrouvai là, à Viedma particulièrement. Beaucoup d'habitants me saluaient, me serraient les mains et pleuraient presque. Sur les instances de D. Remotti, mon successeur, je chantai la Messe et distribuai les cendres.

Nous nous embarquâmes et arrivâmes au port *Deseado* qui était vraiment désiré, car peu auparavant nous avions été assaillis par une violente tempête dans le golfe de S. Georges. Je visitai la rive gauche, où existait autrefois une ancienne colonie espagnole, complètement déserte à présent, à cause du manque absolu d'eau douce.

Nous arrivâmes enfin à Santa Cruz de Patagonie. D. Savio m'y avait précédé depuis plus de trois mois et m'y attendait. L'accueil fut plein d'expansion, et je pris possession de ma nouvelle maison paroissiale, consistant en une petite pièce d'environ 4 mètres sur 5, où il fallut trouver moyen de placer nos deux lits et tout notre avoir, c'est-à-dire des malles, des caisses, des sacs, etc. Pour église paroissiale on nous prêta une pièce plus petite encore, dans laquelle nous dressâmes de notre mieux notre petit autel. Et plutôt à Dieu que cette chapelle, tout étroite qu'elle est, fût pleine de fidèles, au moins les jours de fêtes, pour assister à la sainte Messe! Huit ou dix personnes la rempliraient, et encore devraient-elles rester debout!

Si vous désirez connaître la position géographique de cette colonie, siège de notre Mission, je vous dirai que Santa Cruz est situé environ au 50° degré de latitude sud et au 69° de longitude ouest, dans l'une des nombreuses vallées du fleuve du même nom, à sept lieues de la mer. Le fleuve pourrait être appelé un bras de mer à cet endroit, soit à cause de sa largeur de plusieurs milles, soit parce que ses eaux sont salées et sujettes aux tempêtes.

Le chef-lieu de la colonie (ce point est encore appelé *los Misioneros*) est formé de trois maisons en planches: dans l'une réside le sous-préfet de marine avec sa famille, ses domestiques et les marins; dans une autre le Commissaire de la colonie avec sa famille et ses domestiques; la troisième est habitée par le Gouverneur D. Carlos Mogano avec les employés. Enfin dans une maison dite *casina Chilena* habite M. le curé-chapelain, que le cher D. Bosco doit bien connaître, et il n'y est pas seul; ce logis lui est commun avec M. l'Agronome du gouvernement, une autre de ses chères connaissances, mon bien-aimé compagnon, qui est mon père spirituel, et un troisième qui ne lui est pas non plus inconnu, Pierre Fossati, coadjuteur, lequel nous fait la cuisine; nous avons, en outre, un enfant de 9 ans environ, né à Puntarenas (Chili) d'un père suisse; j'espère qu'il sera le premier plant d'un collège salésien. Je l'ai accepté dans le but de lui enseigner à lire, à écrire, de lui apprendre le catéchisme avec deux autres enfants, auxquels je fais deux heures de classe chaque jour. Nous avons aussi le Roi des Rois, le Seigneur des Seigneurs, qui veut bien habiter aussi avec nous chaque matin pendant deux quarts d'heure, lorsque nous célébrons nos deux Messes. Ah! pauvre Jésus dans son Sacrement; combien il est bon, jusqu'à quel point ne pousse-t-il pas son amour pour les hommes! *Deliciae meae esse cum filiis hominum!* Il envoie ses ministres jusqu'en ces pays perdus, et il vient lui-même poursuivre les brebis égarées, les appelant par ses cris, par ses gémissements, répandant pour elles son sang précieux.... Mais hélas! Qui l'écoute? Qui fait cas de sa présence et de ses appels? Ah! Dieu d'amour, quelle bonté!

Dans tout Santa Cruz nous sommés une cinquantaine de personnes, tous employés du Gouvernement. Les colons et leurs familles sont dis-

séminés à 30 ou 40 kilomètres plus haut sur les deux rives du fleuve; les Indiens sont encore plus loin, par groupes de trois ou quatre familles par *tolderia*. Jusqu'ici D. Savio n'a pu faire que deux excursions auprès des familles de chrétiens les plus proches; il put administrer le saint baptême à 4 d'entre eux et à quelques Indiens. Nous n'avons pas de chevaux, et ils sont indispensables au missionnaire qui veut accomplir son devoir. Nous avons encore dans la dépendance de ce Gouvernement le désert au Nord et au sud, le cap des Vierges et le fleuve Gallegos, colonie annexée. J'espère visiter sous peu cette dernière, et y faire le plus de bien qu'il me sera possible.

D. Savio jouit d'une excellente santé; il est plein de bons désirs et fait sans cesse les plus beaux projets d'expéditions, de missions; il roule déjà dans son esprit les plans d'une cathédrale des plus magnifiques. Quant à l'écrivain, il ne souffre ni du lieu où il se trouve, ni du climat, ni du vent. Lui aussi est *vir desideriorum*! Ah! s'il pouvait m'être donné de réunir toutes les âmes dans le sein de Dieu leur créateur!...

Je mets fin, cher D. Bosco, à mon griffonnage confus. Conservez-vous en bonne santé pour cent ans encore, aimez-moi comme je vous aime, et qu'il me soit donné de pouvoir encore une fois vous voir, vous parler, vous dire de vive voix tant de belles choses, et baiser votre main.

Votre tout dévoué fils en Jésus-Christ

JOSEPH MARIE BEALVOIR, prêtre.

LETTE DE PAYSANDU.

Paysandu, 20 mai 1886.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Il est bien temps que, pour notre commune édification, nous vous fassions connaître, ainsi qu'à tous les Coopérateurs salésiens, les merveilleuses bénédictions dont il a plu au Seigneur de combler cette généreuse population, après l'arrivée des Salésiens. Grâce à la persévérance et à la longanimité au-dessus de tout éloge, unies au zèle et aux travaux incessants de notre digne curé D. Jean Allavena, ce champ, qui paraissait stérile, a donné les plus beaux fruits de salut.

La Congrégation du Sacré Cœur de Jésus est florissante; elle se compose d'un nombre considérable de dames ayant une piété pratique; leurs prières ferventes et leurs communions ont appelé sur tout le peuple les bénédictions du Seigneur. Une conférence de St. Vincent-de-Paul réunit les plus actives de ces dames, et apporte des secours précieux aux familles indigentes et abandonnées. Elles distribuent dans leur habitation même l'obole de la charité, qui console sans humilier; elles l'accompagnent toujours d'une bonne parole ou d'un conseil opportun, qui, bien souvent,

rendent aux cœurs troublés ou égarés la paix et la lumière de la religion.

Les nobles dames chargées des œuvres de bienfaisance ont consenti à appeler les Sœurs de Charité à la direction de l'hôpital; dans cet établissement même on a fondé un asile où l'on élève un grand nombre de petits enfants, les préservant ainsi des maladies de l'âme, pendant qu'à quelques pas on soigne les misères et les infirmités des corps.

Auprès de l'église paroissiale s'est élevé, comme par enchantement, un Collège où les enfants des principales familles de la ville et des environs reçoivent l'éducation. Là, le dimanche et les jours de fêtes, se réunissent des centaines d'enfants pour se divertir et accomplir leurs devoirs religieux. Si vous voyiez quelle exubérance de vie et quelle sainte allégresse! C'est Jésus-Christ, dans la personne de ses prêtres, qui s'environne d'une foule d'innocents, joue avec eux, converse avec eux, se faisant petit avec les petits, afin de laisser tomber dans leur âme ingénue une parole, une bonne semence qui, un jour, produira des fruits de consolation pour l'Eglise, de bonheur et de prospérité pour la patrie. Ainsi se préparent en temps utile les futures générations, qui devront porter remède aux lamentables calamités de l'âge présent. égaré dans une voie funeste.

Les hommes de bonne volonté n'ont pas été oubliés non plus au milieu de tout cela. Pour les animer et pour fortifier leurs bonnes dispositions, ils ont été réunis en deux corporations distinctes: la Confrérie de St. Joseph et le Cercle des Ouvriers. Bien que ces deux Sociétés comptent à peine quelques mois d'existence, elles témoignent déjà d'une vigueur et d'une activité merveilleuses. Quiconque eût osé prédire il y a 6 ans que Paysandu serait témoin de tant de merveilles, eût certainement passé pour un visionnaire ou un fou; cependant, par la miséricorde du Seigneur, tels sont les bienfaits dont nous jouissons aujourd'hui avec admiration.

En outre, ces jours derniers, pour allumer de plus en plus dans les cœurs le feu de la charité divine et du zèle apostolique, D. Louis Lasagna, qui a su conquérir tant d'affection et d'estime en cette ville, est arrivé très-opportunément. Les hommes de tous les partis savent apprécier son esprit conciliant, son infatigable activité et son désintéressement dans toutes les entreprises pouvant tourner au profit des pauvres ou des enfants abandonnés. Par sa prédication facile et chaleureuse, il prépara d'abord les enfants des deux sexes à l'accomplissement du précepte pascal, et il communia de sa main le 9 mai plus de 250 d'entre eux, dont au moins une centaine recevaient leur Dieu pour la première fois, au milieu d'une foule considérable dont le spectacle de cet acte solennel attendrissait le cœur et faisait couler les larmes.

Le jour suivant était destiné aux dames de la Conférence entourées de leurs pauvres, vieillards et abandonnés. Quel touchant spectacle! si tous ceux qui parlent si fort d'égalité, de fraternité, sans en entendre un mot, avaient pu être témoins de cette scène. Moi qui étais présent je ne pus

retenir mes larmes, je pleurai de consolation à la vue de ces respectables matrones, soutenant par le bras et accompagnant tant de pauvres gens à la sainte table, communiant avec eux et leur rendant des services plus que de mère; je savais, du reste, que ces dames les avaient instruits elles-mêmes, puis chaussés et habillés de neuf à leurs frais! Oh! comme les anges devaient contempler avec une complaisance indescriptible ces autres anges de la terre imitant leur charité!

Cependant nous approchions de la fête du Patronage de St. Joseph, jour fixé pour la Pâque des hommes et, en particulier, des membres du Cerele catholique.

Il s'agissait d'une chose toute nouvelle, et vous savez combien coûte le premier pas dans cet ordre de choses, par ce temps de persécution ouverte et d'indifférence glaciale.

Un grand nombre considéraient l'entreprise comme impossible, et conseillaient de l'abandonner ou de la différer pour éviter un fiasco certain; mais le succès le plus splendide vint couronner la foi des bons et les travaux de D. Lasagna. Paysandu vit, pour la première fois depuis son existence, 120 hommes s'approcher de la sainte table, avec un maintien et une dévotion dénotant une foi bien grande et bien sentie. On voyait parmi eux des représentants de toutes les classes de la société, venus pour faire réparation à Jésus-Christ de la lâche apostasie de nos jours. Depuis le docte lauréat jusqu'au plus modeste artisan, depuis l'homme de loi jusqu'à l'humble paysan, riches et pauvres, toutes les professions, tous les métiers, toutes les conditions sociales de Paysandu étaient honorablement représentés dans cet acte de foi, de fraternité et de valeur chrétienne.

Ces hommes, après s'être agenouillés au pied des autels, après avoir courbé leurs fronts devant leur Dieu, sentirent certainement en eux, après s'être relevés, une force plus grande pour combattre leurs passions et résister aux scandales qui débordent de toutes parts, et, en même temps, ils se sont montrés dignes du respect et de l'admiration de tous ceux qui n'ont pas encore vendu leur conscience.

Je ne parle que pour mention du projet de conduire promptement à terme l'achèvement de l'église de S. Raymond, de la fondation d'un Collège de Sœurs, et d'un somptueux asile de mendicité, qui devra être la gloire de Paysandu; vous recevrez les renseignements sur ces œuvres et d'autres encore en temps utile. Pour aujourd'hui, je me hâte de terminer cette relation déjà trop longue, en me recommandant à vos prières, en félicitant Paysandu de si grands progrès religieux et moraux accomplis, et en envoyant mes congratulations à toutes les âmes généreuses qui travaillent et se sacrifient pour contribuer à de si heureux résultats.

UN COOPÉRATEUR SALÉSIEEN.

UN BON EXEMPLE.

Une de nos zélées Coopératrices a adressé au Directeur de l'Oratoire St. Pierre — St. Paul de Paris la lettre suivante:

« MONSIEUR L'ABBÉ,

» De retour de mon voyage à Boulogne, je m'empresse de vous envoyer le produit d'une quête faite par deux aimables dames que j'avais intéressées à l'œuvre de Dom Bosco, et qui se sont chargées, à la fin d'une petite soirée organisée par nous à l'hôtel, de recueillir les dons pour une œuvre de bienfaisance à laquelle nous nous intéressions.

» Nous avons choisi le moment où la gaité était dans son plein, et nous sommes heureuses, ces dames et moi, de vous en adresser le montant pour vos chers enfants.

» Recevez, monsieur l'Abbé, l'assurance de tout mon respectueux attachement à votre œuvre.

» E. de V...

» *Coopératrice salésienne.* »

UNE AIGUILLE ET L'EAU DE LOURDES

(Guérison de Mlle Dubois).

Le Pèlerinage national de 1886 quitte Lourdes en y laissant de précieux souvenirs. Parmi ces souvenirs, qui enrichiront les annales du sanctuaire de l'Immaculée Conception, que de grâces corporelles, obtenues devant la Grotte ou aux piscines! Nous pourrions, sans doute, les résumer dans une rapide relation; mais il vaut mieux, ce semble, attendre que le temps ait donné à leur caractère spécial, une attestation nécessaire. Nous nous contenterons donc, aujourd'hui, de mentionner un fait, dont la nature toute particulière rend inutile la consécration que les semaines et les années apportent avec elles. Ce fait, — s'il nous était permis de proposer un nouveau miracle à la croyance publique, — nous l'appellerions volontiers, le *miracle de l'aiguille*.

Mlle Célestine Dubois, âgée de trente-six ans, appartient au département de l'Aube. Elle en habite le chef-lieu (1).

Il y a sept ans, cette bonne fille eut la main gauche percée par une aiguille. C'était peu de chose, devait-on croire; en réalité, ce fut un grave accident.

Les trois quarts de l'aiguille avaient pénétré dans cette éminence charnue qui se voit à la base du pouce, et que les anatomistes nomment *le thénar*. Le dernier quart, qui saillait, se brisa sous des efforts de traction mal dirigés, et l'on renonça, pour le moment, à extraire du membre blessé, le petit corps étranger dont la présence

(1) Rue Notre-Dame, n° 74.

devait, plus tard, lui occasionner de grands désordres.

Quatre années s'écoulèrent, Mlle Dubois s'adressa alors, à un chirurgien distingué de sa ville. Celui-ci pratiqua une incision méthodique, employa la racine de gentiane pour dilater l'ouverture faite par son bistouri, chercha sans succès l'aiguille, et finit par se résigner à la laisser en place.

Cependant la situation de la pauvre patiente était devenue très pénible.

Elle souffrait habituellement de la partie lésée, et une contracture du pouce, absolue et permanente, lui rendait impossible l'usage régulier de la main gauche.

Trois années se passèrent encore. Mlle Dubois hésitait sur le choix du parti à prendre. Les conseils d'un médecin de Troyes, le docteur Coqueret, la décidèrent enfin, et elle résolut d'aller à Paris, pour y subir une nouvelle opération. Mais avant tout, elle voulut recourir à Notre-Dame de Lourdes, et s'associa au pèlerinage national.

Les douleurs, plus vives que jamais, l'accompagnèrent dans son pieux voyage. La contracture affectait tous les doigts de la main malade, dont la peau, pâle et froide, était distendue par une enflure très visible. Il y avait là, selon toute apparence, un œdème déterminé par l'action anormale des vaso-moteurs.

C'est dans cet état que Mlle Dubois arriva à Lourdes, le 20 août, comme il résulte de son récit vraiment empreint de sincérité, et des déclarations précises, faites par M. et Mme Vivien Bertrand, demeurant à Troyes, rue Petite Tannerie, 22, ainsi que par M. et Mme Bertrand Cochois, habitant aussi le chef-lieu de l'Aube, rue des Terrasses, 7.

Ajoutons, afin de ne pas omettre une particularité importante, que Mlle Dubois continuait, au moyen du toucher, à sentir parfaitement l'aiguille, là où celle-ci restait fixée depuis sept ans, c'est-à-dire dans l'éminence thénar.

En descendant du train des pèlerins, l'infirmes se rendit immédiatement aux piscines. Elle les quitta sans avoir obtenu sa guérison, mais aussi sans avoir perdu sa bonne et douce confiance. Cette confiance allait être récompensée.

Le soir du même jour, Mlle Dubois plongea de nouveau sa main et son avant-bras gauches dans l'eau de la Grotte. Elle était assistée par une hospitalière du pèlerinage national, Mlle Recoing, qui demeure à Troyes rue de Paris, n° 104.

Combien de temps dura l'immersion ? Quelques minutes, pendant lesquelles s'accomplirent de merveilleux changements.

Au sortir du bain, les douleurs n'existaient plus ; les doigts avaient retrouvé leurs mouvements naturels ; et l'aiguille se montrait au dehors du tégument, à l'extrémité inférieure du pouce, après avoir parcouru un trajet de six ou sept centimètres. Il ne restait plus, pour ainsi dire, qu'à la recevoir : ce que fit, sans tarder, la digne et dévouée hospitalière de Troyes.

Néanmoins, car nous tenons à ne rien oublier, le gonflement de la main persistait. Il avait diminué : voilà tout.

Mais le lendemain, dans la matinée, ce dernier phénomène morbide disparut tout-à-coup, aux piscines béniées.

Ce fut alors que l'heureuse pèlerine, complètement guérie, se présenta à l'examen médical. Elle s'y soumit encore le jour suivant. Il était fait, à cette heure, conjointement avec le Docteur de la Grotte, par trois médecins étrangers : les docteurs d'Hombres, Boissarie, ancien interne des hôpitaux de Paris, et Lavrand, chargé des cours à la Faculté libre de Lille.

On entendit Mlle Célestine Dubois, ses cinq témoins, dont nous avons donné les noms, et l'on constata que sa main n'offrait aucun indice d'un état pathologique quelconque.

Nous nous trompons : on y voyait, sur la face antérieure du pouce, une ligne rouge, sous-épidermique, longue de deux ou trois centimètres, et interrompue vers l'articulation des phalanges.

C'était là tout ce l'œil le plus attentif pouvait retrouver du sillon parcouru, l'avant-veille, par la terrible aiguille.

Terminons en notant soigneusement, qu'on n'observait pas la moindre trace de suppuration.

Et maintenant, que diront, au sujet de ce prodigieux événement, les libres-penseurs ?

Ils diront que des corps étrangers cheminent quelquefois dans les tissus mous, et sont enfin expulsés par l'organisme vivant.

Nous le savons comme eux. Mais la question n'est point là.

Les flots irrités de l'océan peuvent se calmer plus ou moins vite. Ils ne le feront jamais subitement, sous l'influence d'une simple parole.

De même, une aiguille, introduite dans les profondeurs de l'économie animale, peut en sortir avec plus ou moins de rapidité. Elle ne le fera jamais instantanément, sous l'influence d'un simple désir.

Ce n'est pas la guérison de Mlle Dubois, qui doit déconcerter la science. Mais ce qui demeure inexplicable pour elle, c'est la manière dont cette guérison a eu lieu.

Si nous commettons une erreur, que nos adversaires le prouvent. Mais, nous les en supplions, qu'ils se gardent de déraisonner pour avoir l'air de nous prendre en défaut !

(Extrait des *Annales de Notre-Dame de Lourdes*,

30 août 1886.)

LE SECRET DE LA CONFESION

Nous croyons faire une chose agréable à nos lecteurs en reproduisant une partie d'un article du *Nacional* de Lima, en date du 15 mai 1886. Il s'agit du martyre d'un autre St. Jean Népomucène, en la personne du P. Pierre Marielux des Ministres des infirmes.

Après un exorde, dans lequel sont exposées les raisons de cet article, après avoir fait l'histoire des premières années de la vie du P. Marielux, on raconte comment ce Père était devenu

aumônier militaire dans l'armée commandée par le brigadier Rodil, dans la forteresse dite du Roi Philippe.

C'est à ce point que nous prenons le récit.

« La puissance militaire des espagnols ayant été détruite à la bataille d'Ayacucho, et Callao se trouvant étroitement assiégé par les vainqueurs, le P. Marielux ne voulut pas abandonner le brigadier, Don Ramon Rodil, gouverneur de la forteresse du Roi Philippe.

Or, au mois de septembre 1825, après neuf mois de siège, la rareté des vivres et le scorbut commencèrent à faire naître le découragement parmi les assiégés, et des bruits de conspiration se répandirent.

Le 23 septembre, le brigadier reçut l'avis qu'à 9 heures du soir devait éclater un mouvement révolutionnaire, dont le chef était le commandant Montero, le plus influent des lieutenants de Rodil. Les hommes dans lesquels il avait la plus grande confiance figuraient parmi les plus compromis.

Rodil, sans perdre une minute, les fit arrêter, mais, quels que fussent ses efforts et ses menaces, il ne put leur arracher le moindre révélation; ils nièrent obstinément l'existence de la conspiration. Alors le brigadier, pour se débarrasser de tout souci, prit le parti de les fusiller tous, innocents ou coupables, à 9 heures du soir, c'est-à-dire à l'heure même à laquelle les conjurés s'étaient proposés de l'arrêter ou de le mettre à mort.

— Aumônier, dit Rodil au Père Marielux, il est six heures: Votre Paternité a trois heures pour confesser ces insurgés. Cela dit, il sortit de la casemate. A neuf heures, les treize condamnés parurent en la présence de Dieu.

Cependant malgré la rigueur de ce châtimement, Rodil ne se croyait pas encore en sûreté. — Qui sait, se disait-il en lui-même, si je n'ai pas laissé en vie d'autres conjurés, et peut-être encore plus compromis que ceux dont justice a été faite? Non, je ne puis être tranquille. Le confesseur doit certainement savoir tout, jusqu'aux moindres détails. Holà! Que l'on me fasse venir l'aumônier.

Dès qu'il fut arrivé, Rodil s'enferma avec lui et lui dit:

— Père, ces scélérats vous ont sans doute révélé dans leur confession tous leurs plans, et les éléments sur lesquels ils avaient fondé leurs espérances. Il faut que vous m'instruisiez de tout cela, et au nom du Roi, j'exige que vous me racontiez tout, sans omettre ni un nom ni un détail.

— Mon général, répondit le Père Marielux, vous me demandez l'impossible, car je ne sacrifierai jamais le salut de mon âme en révélant le secret d'un pénitent; le Roi en personne fût-il là pour me le commander, que Dieu me garde d'obéir à des ordres semblables.

Le sang monta au visage du brigadier, et se lançant sur le prêtre, il le secoua par le bras, en lui criant:

— Moine, raconte-moi tout ou je te fusille!

Le Père Marielux répondit avec une sérénité vraiment évangélique:

— Si Dieu veut mon martyre, que sa sainte

volonté soit faite. Un ministre de l'autel ne peut rien révéler à qui que ce soit.

— Ne parleras-tu donc pas, reprit Rodil, ô moine traître à ton Roi, à ton drapeau, à ton supérieur?

— Je suis fidèle à mon Roi et à mon drapeau autant qu'aucun autre, ajouta le prêtre; mais personne n'a le droit d'exiger que je sois traître à Dieu... il m'est défendu de vous obéir.

Rodil sans plus tarder ouvrit la porte et cria: Holà! capitaine Iturraide, amenez ici quatre *Budingas* avec les fusils chargés: et les quatre *Budingas* se présentèrent immédiatement.

Dans l'habitation où se passait cette terrible scène il y avait plusieurs grandes caisses, parmi lesquelles une mesurant environ deux mètres.

— A genoux, moine, rugit la bête féroce de la Castille. Et le prêtre, comme s'il pressentait que la caisse dût servir à sa sépulture, s'agenouilla auprès d'elle.

— En joue! commanda Rodil, et se tournant vers la victime, d'une voix impérieuse:

— Pour la dernière fois, dit-il, au nom du Roi je vous intime l'ordre de faire des révélations.

— Au nom de Dieu je refuse de parler, répondit le religieux, d'un accent faible mais calme.

— Feu! cria alors Rodil: et le P. Pierre Marielux, illustre martyr de la religion et du devoir, tomba la poitrine percée par les balles.

(Traduit du *Corriere delle Alpi* n° 188, année 1886).

Pensées diverses.

Par l'usage du Rosaire, la piété et la concorde ont fleuri dans le monde chrétien; les entreprises et les artifices des méchants ont échoué.

(Léon XIII)

Un chrétien qui a la pureté de l'âme est sur la terre comme un oiseau qu'on tient attaché par un fil.

Pauvre petit oiseau! Il n'attend que le moment où l'on coupera le fil pour s'envoler.

(Curé d'Ars)

AVIS

Nous rappelons à nos Coopérateurs que le port des lettres pour l'Italie est de 0,25 c. Nous recevons tous les jours des lettres pour lesquelles nous devons payer la surtaxe, parcequ'elles sont affranchies insuffisamment.

Avec permission de l'autorité ecclésiastique - GÉRANT MATHIEU BRIGLIORIS

Torino, 1886 - Imprimerie Galésienne.